

leurs soins, et les forment ainsi à devenir des aides utiles et indispensables dans la vigne du Seigneur.

Recevez, Messieurs et honorés frères, les salutations chrétiennes de votre tout dévoué,

FRÉD. ELLENBERGER.

---

SCÈNES DE LA VIE MISSIONNAIRE

*Extraits de la correspondance de M. Dieterlen.*

Les fragments qu'on va lire ne se rapportent pas à la partie pastorale de l'activité de nos missionnaires. Ils font plutôt voir leur vie par ses côtés matériels, dans son courant journalier de peines et de joies, de préoccupations et de travaux. Nos lecteurs jugeront sans doute que ce n'est pas un mal, au contraire, et qu'à connaître l'existence de nos ouvriers sous toutes ses faces, on ne peut que s'y intéresser encore davantage.

Hermon, 24 mai 1882.

Mercredi dernier, en rentrant d'une annexe, j'ai trouvé Krüger, arrivé depuis deux heures pour passer quelques jours avec nous, et nous annonçant pour samedi les Mabile. Ce Krüger, quel excellent ami ! Nous avons refait connaissance, repassé notre vie depuis 1863, passé en revue tous nos anciens camarades, les professeurs, etc...

Je lui ai fait les honneurs du pays, en le conduisant à notre lac. Puis, le samedi, nous avons fait une grande course à pied pour aller voir des dessins de Bushmen dans une caverne de la montagne. Nous avons exploré une gorge située dans l'Etat-Libre et découvert deux jolies cascades encadrées de rochers et de broussailles — quelque chose de

ravissant qui rappelle le Nideck et le Serva (1). Nous avons examiné plusieurs cavernes sans résultat, dégringolé dans les rochers, égratigné nos mains aux buissons, puis nous sommes arrivés à la vraie caverne, où sont représentés douze Zoulous immenses, armés d'assagaies, se jetant sur douze petits Bushmen qui tirent de l'arc, pendant que trois de leurs camarades chassent un troupeau de gros bétail. C'est intéressant en ce sens que la race des Bushmen est à peu près éteinte, et que ces peintures sont les seules œuvres d'art décoratif que l'on rencontre dans ces pays, au moins pour ce qui concerne les demeures des hommes.

12 juin 1882.

La température un peu fraîche dont nous jouissons est favorable aux travaux du jardin. Nous avons arraché un certain nombre de vieux arbres qui prenaient de la place sans aucune utilité, et qui nous serviront de bois de chauffage et me fourniront de quoi faire une charpente pour mon écurie de vaches. Nous versons du fumier autour de tous les arbres du jardin et dans toutes les plates-bandes : vous devriez me voir à ce travail ! Nous nous sommes fixé une tâche journalière. Ma femme et les filles nous préparent vingt demi-sacs de fumier et nous les transportons sur notre dos, Lépolésa et moi, jusqu'à leur destination. C'est fait en peu de temps, et de cette manière nous pourrions, sans grande fatigue, fumer tout le terrain où nous comptons faire pousser des légumes au printemps.

A côté de cela, les projets vont grand train : il s'agit de rajeunir notre vieille station, de lui donner une tournure. Nous avons en tête d'immenses travaux. Le charpentier est au travail pour faire un nouveau toit à la maison... J'aurai à y mettre du mien, car mon ouvrier est un Mossouto, qu'il

---

(1) Cascades situées dans la vallée de la Bruche où se trouve le Ban de la Roche, dont M. Dieterlen est originaire.

faudra surveiller de près et auquel je devrai donner un coup de main de temps en temps. Mais ce sera pour moi un bon apprentissage, une bonne occasion d'apprendre à bâtir et à faire une charpente. Et puis, je fais des économies pour notre Société. Un ouvrier européen me coûterait le double de celui que j'ai, et la différence vaut la peine que je mette la main à la pâte.

Je n'y vais pas cependant avec mes seules inspirations pour guide. J'ai eu mardi soir un long entretien avec M. Maeder à Siloé, et ai rapporté de là des notes détaillées, mesures, plans, dessins, etc. M. Maeder est un maître en matière de construction, et m'a donné toutes les explications dont je pouvais avoir besoin. Il m'a même donné à espérer qu'il viendrait à Hermon me faire un modèle de charpente, le premier couple de chevrons, d'après lequel tous les autres doivent être coupés et ajustés. Ce serait pour moi un grand avantage d'avoir cette visite, car la responsabilité de l'entreprise pèse lourd sur moi. J'ai peur de gâter du bois en pure perte, et peur des critiques des connaisseurs.

27 juin 1882.

J'ai été à Smithfield pour y faire un mariage et j'ai beaucoup joui de ces quelques jours de vacances. Voici en deux mots le récit de la course :

Vendredi : départ en *cart*, ancien *cart* de la poste, c'est-à-dire un siège perché sur deux grandes roues, et deux chevaux gris plus ou moins bien dressés. Le fait est que celui de droite ne savait pas comment se conduire dans les descentes et se jetait sur son camarade, entraînant tout le système dans les pierres et dans les trous. Il fallut, pour éviter un accident, lancer l'attelage au grand galop lors des descentes, et ce n'était pas précisément ce qu'il y avait de plus sage. En tout cas, c'était agir au rebours de tous les principes de la corporation des cochers. Mais enfin, nous finissons toujours par arriver sains et saufs au terme de notre

ournée. Je couchai ce soir-là chez M. Hoffmann, un Boer de mes amis...

*Samedi.* Départ au lever du soleil par un froid piquant qui nous perce de part en part. Le marié, Sikem, trotte derrière le cart, le nez dans un cache-nez et la tête dans les épaules. C'est lui qui nous montre le chemin. Et quel chemin ! Des montées, des descentes pierreuses (à faire au grand galop, pour ne pas contrarier le gris de droite) ; il faut se cramponner aux rebords du siège pour ne pas être jeté de tous côtés par les cahots, et encore cela ne sert-il pas à grand'chose. Nous allons quand même pendant deux heures pour tomber dans la grande route, celle-là un peu moins détraquée que l'autre, sauf certains endroits. Nous détélonons pour laisser souffler nos bidets, puis nous voilà repartis, avec un soleil un peu plus libéral en rayons chauds que lors de son lever. Nous sommes en plaine, ces longues et monotones plaines de l'Etat-Libre où l'œil ne découvre que la route poussiéreuse se perdant à l'horizon, quelques collines rocailleuses, parfois un vieil olivier tout étonné de se trouver seul dans ce désert, et au loin des maisons de Boers entourées d'arbres.

Mais la monotonie du paysage est atténuée par la conduite de nos chevaux qui bientôt attire toute notre attention. Le gris de gauche n'a plus d'entrain ; il trotte avec répugnance, baisse les oreilles et manifeste une tendance marquée pour le pas. Un coup de fouet et le voilà parti pour une vingtaine de mètres, — puis un arrêt ; — les coups de fouet pleuvent, les faux départs de même. Enfin mon conducteur me regarde en me disant : « Il est fatigué ! » Ce qui veut dire en bon français : « Ce cheval ne vaut plus rien pour aujourd'hui ; dételez-le et couchez ici, ou allez à pied, ou tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, mais *sans lui.* »

Nous détélonons, cassons une croûte, et tenons conseil, au bout duquel il est décidé que le marié nous donnera son cheval jaune, qui est gras et repu et que lui-même se casera

sur notre siège roulant. Mais le cheval n'a jamais été attelé ; il nous regarde avec méfiance, se cambre sur ses jambes quand nous lui glissons délicatement le harnais sur l'échine, et menace à tout instant de nous envoyer une ruade dans la figure. Que de prières et de mots tendres nous avons employés pour calmer ses colères et dissiper ses répugnances ! Mais le voilà attelé. En route !... Mais non. Un cheval peut être attelé, cela ne veut pas dire qu'il marchera. Et le nôtre a tout à fait l'air de reculer au lieu d'avancer et de mettre en pièces notre cart ; un coup de fouet le met en colère, et il nous envoie une ruade qui nous donne à réfléchir. Enfin les prières du conducteur et de longues manœuvres à pied, à travers champs, mettent peu à peu Pégase au courant de la situation. Nous nous casons ; fouette, cocher ! et nous roulons. Sauf quelques tentatives de prendre le mors aux dents, surtout aux descentes, le nouveau cheval se conduisit mieux que nous n'osions espérer, et au coucher du soleil je mettais pied à terre devant la maison de M. Lautré, qui était allé à Aliwal conduire son fils Emile qui va en Europe avec les Jousse. Mais madame Lautré me reçut comme c'est la tradition de la maison, c'est-à-dire beaucoup trop bien ; avec toutes les gâteries imaginables que l'on se garde bien de décliner, malgré la timidité que l'on éprouve dans son cœur.

*Dimanche.* Service pour les Bassoutos dans le jardin de M. Lautré, l'église étant trop froide et du reste en réparation. Le soir j'entends une cloche d'église. On me dit que c'est l'église anglicane. Et moi de mettre mon pardessus et de m'y rendre avec empressement, tout heureux de pouvoir assister à un service religieux pour les blancs.

Comme autrefois à Bloemfontein, j'ai beaucoup joui de me retrouver au milieu d'Européens. Cela me rappelle le bon vieux temps, avec ses bons et ses mauvais souvenirs. A côté de l'édification que j'ai reçue d'un bon sermon du Révérend Bell, je me sentis tout drôle au milieu de ces messieurs et de ces dames, simple auditeur comme eux, au

lieu de me trouver prédicateur devant un auditoire de Bassoutos. Je jouis aussi du chant, de ces voix européennes si douces et si expressives...

Pouvez-vous vous figurer exactement quelle est notre vie à nous qui vivons au milieu des noirs, qui ne voyons qu'eux, n'entendons qu'eux, sauf quand, par hasard, nous avons la visite d'un missionnaire français ? Nous avons beau avoir pour les Bassoutos la plus réelle affection et nous consacrer tout entiers à eux, il n'en reste pas moins vrai qu'ils ne remplacent pas, d'une manière équivalente, les hommes de notre couleur. Me trouver entre blancs est toujours pour moi une jouissance profonde, cela me fait du bien...

*Lundi.* Je fais mon mariage avec un auditoire de jeunesse bassoutose et de fillettes de couleur blanche... Le soir longues causeries avec madame Lautré et avec sa fille Lydie, qui est très gentille, très instruite... Puis il y a un excellent Kriegelstein au salon, et j'y ai joué mon invariable répertoire avec beaucoup de satisfaction...

*Mardi.* Lectures, promenades. Le soir arrive M. Lautré, avec lequel je passe la journée du mercredi en courses, en conversations, en consultations médicales, car je tâche toujours de profiter de la société d'un médecin pour ramasser quelques notions de l'art de guérir.

Enfin, *jeudi* matin nous attelons, avec l'intention de débarquer à Hermon le soir même si messieurs les chevaux veulent bien ne pas se fatiguer en route... Le voyage se fit sans encombre, je dirai plus, pour rendre justice aux chevaux, il se fit remarquablement vite, car le soleil venait de se coucher quand nous nous arrêtàmes devant le presbytère d'Hermon. Pour l'hiver et le jour le plus court de l'année, c'était extraordinaire. Toujours est-il que je descendis de mon perchoir avec le plus grand plaisir, tout étonné de n'avoir été ni roulé dans la poussière ni jeté dans un trou, ni abandonné à mon malheureux sort dans les prairies de l'Etat-Libre.